

Hommage à Gilbert Jolivet (1932-2023)

Barbara DUFOUR, professeure émérite à l'ENVA, membre de l'AAF (Section 3)

Le professeur Gil. Jolivet s'est éteint dans sa 92^{ème} année, le 1^{er} novembre dernier et avec lui nous perdons non seulement un membre d'honneur de l'AEEMA, mais également un Homme d'exception. A la fois en raison de sa carrière admirable, mais surtout, peut-être, par ses qualités humaines remarquables.

Gil Jolivet est sorti de l'ENVA en 1956 et après un service militaire de 27 mois (dont 15 en Algérie), il s'est engagé dans une carrière d'enseignant en parasitologie à Alfort, ce qui l'a conduit à passer un concours de chef de travaux en 1960, puis à réussir une agrégation de parasitologie en 1965 et à devenir professeur sans chaire en 1968.

En 1975, sur la sollicitation de Jacques Poly, il intègre la direction générale de l'INRA pour remplacer P. Mornet au poste d'inspecteur général des recherches vétérinaires et, en 1978, devenir directeur scientifique des productions animales.

En 1981, il quitte l'INRA car appelé à de plus hautes fonctions dans l'administration. Il devient alors Directeur de la Qualité (DQ) succédant ainsi à E. Mathieu. Poste qu'il occupe jusqu'à la transformation de cette Direction en DGAl (Direction générale de l'alimentation) en 1987.

En sortant de sept années de direction d'une administration centrale, il obtient du nouveau Ministre de l'agriculture de pouvoir mener à bien la transformation des laboratoires nationaux du Ministère en charge de l'agriculture, en un établissement **public** : le Centre national d'études vétérinaires et alimentaires, CNEVA (ancêtre de l'ANSES actuelle) qui est créé en 1989 et dont il assure la présidence jusqu'à son départ en retraite fin 1997.

Pendant cette période, où la présidence du CNEVA lui laissait plus de temps que la DQ, il fut également rédacteur de deux rapports profondément novateurs sur l'enseignement vétérinaire l'un en 1987 et l'autre en collaboration avec Bernard Toma en 1990. Il fut également, à partir de 1991, président du Comité national des produits agro-alimentaires de l'INAO (Institut national de l'origine et de la qualité) qu'il avait contribué à refonder pendant sa Direction générale.

Lors de son départ en retraite, Il se consacre de manière plus importante à l'Académie d'Agriculture de France où sollicité par des anciens collègues de l'INRA, il a été élu en 1998. Fortement investi, il animera la section élevage (3) pendant 4 années et restera ultérieurement très intéressé par les travaux de la section dont il suivra jusqu'au bout les échanges en présentiel puis en visio, quand sa santé déclinante ne lui permettra plus de se déplacer.

Au cours de cette période de début de retraite, il retrouve également une manière d'exprimer son goût pour l'entomologie, source de sa vocation de vétérinaire, en assumant de 2003 à 2011 la présidence de l'OPIE (Office pour les insectes et leur environnement).

Parmi ses nombreuses qualités professionnelles, son intelligence aigüe couplée à sa formation de parasitologue, son goût pour la recherche et une préoccupation permanente de l'avenir lui ont souvent permis d'avoir un regard visionnaire sur le monde scientifique, notamment dans le secteur de l'élevage, de la santé animale et plus spécifiquement dans le monde vétérinaire auquel il était heureux d'appartenir.

Ainsi, le développement de l'épidémiologie a toujours été une préoccupation importante pour lui. À une époque où le mot était étranger à beaucoup, il a compris l'importance de cette discipline pour l'avenir et l'a promue et aidée autant que possible.

Mes premiers contacts avec lui datent de cette période et portent sur ce sujet. Ils furent un peu « rugueux » car, à l'époque, en tant que Directeur de la qualité, il défendait et finançait une grande enquête « *écopathologique* » conduite par un de ses anciens collègues de l'INRA, M. Brochard. De mon côté, jeune vétérinaire engagée à la Fédération nationale des GDS qui étaient les « exécuteurs terrain » du protocole et des co-financeurs, en tant que vétérinaire épidémiologiste, je devais aider à valoriser au mieux les résultats de cette première enquête et participer au développement d'une seconde de même nature. Ma récente formation en épidémiologie à l'Institut Pasteur de Paris m'avait alors rapidement conduite à mesurer les limites techniques du protocole de cette enquête davantage fondée sur une grande idée philosophique que sur de réelles compétences en épidémiologie, et j'avais convaincu (sans grande difficulté d'ailleurs !) mon directeur de l'époque, JP Havage de ne pas poursuivre la participation des GDS dans cette voie. Nous nous sommes donc, G. Jolivet et moi « affrontés » à plusieurs reprises dans des réunions très larges dont je garde un souvenir mitigé. Cependant, si les débats ont **quelquefois** été vifs, ils sont restés courtois et à « *fleuret moucheté* ». J'ai compris plus tard, ce que lui avait **sûrement** immédiatement perçu, c'est-à-dire que nous n'étions pas du tout sur le même terrain. Il défendait une vision politique et stratégique sur l'avenir de l'épidémiologie alors que moi, compte tenu de ma jeunesse, de ma formation et de mon absence de recul, je me débattais dans la technique !

Quelques années plus tard, alors qu'il venait de quitter la DQ, j'ai été donc assez surprise quand il m'a contactée pour me demander de rejoindre le CNEVA qu'il venait de créer, afin d'animer et de développer l'ensemble de l'activité épidémiologique des laboratoires nationaux qui avaient été regroupés dans cet établissement public. Une nouvelle fois, je rencontrais sa préoccupation du développement de l'épidémiologie.

C'est au cours de cette période, de 1992 date de mon arrivée à la DG du CNEVA, à fin 1997, date de son départ en retraite, que j'ai véritablement découvert et aimé l'Homme.

Tout au long de ces presque six années, il s'est montré en permanence intéressé par la mission qu'il m'avait confiée. Il m'a constamment encouragée, souvent aidée en affichant clairement le soutien qui était le sien. Les conversations du matin étaient régulièrement l'occasion pour lui de s'informer des progrès de la mission et de la manière dont l'épidémiologie se développait dans l'établissement.

Dans une longue interview qu'il a donnée à l'INRA en 1996, il disait regretter de n'avoir pas assez fait pour le développement de la surveillance épidémiologique lorsqu'il était « *aux affaires* » comme il disait avec la modestie et la pointe d'ironie qui l'ont toujours accompagné. Nouvelle preuve d'une préoccupation constante pour l'épidémiologie.

Pour toutes ces raisons et aussi parce qu'il était, en dépit de sa retraite, resté curieux de tout et notamment du devenir de l'épidémiologie en santé animale, il a accepté sans hésitation de répondre positivement à la sollicitation du Bureau de l'AEEMA qui lui proposait de devenir membre d'honneur en 2000. Depuis cette date, il assistait très régulièrement à nos Journées Scientifiques du Jeudi qu'il disait, avec sa bienveillance coutumière, trouver passionnantes !

Indépendamment de ce parcours professionnel remarquable, tous ceux qui l'ont connu retiendront de lui, outre sa vive intelligence et son côté visionnaire, les exceptionnelles qualités humaines qui le caractérisaient. Profondément bienveillant avec les plus jeunes, homme d'écoute et de dialogue, il a su inspirer, grâce à sa profonde humanité, outre une réelle admiration, une véritable affection à tous ceux qui l'ont approché de près.

Malgré les années, il était resté « *lui-même* » c'est-à-dire modeste malgré sa brillante carrière (ce qui n'est pas si fréquent !) éclectique, passionné par la sciences mais aussi par la culture (notamment l'art contemporain ce qui nous conduisait parfois à quelques échanges contradictoires sur les dernières expositions !), lecteur assidu lui-même se disant plutôt littéraire (une passion qu'il partageait avec son épouse), plein d'humour, intéressé par tout, et surtout par les gens eux-mêmes et bien sûr totalement fidèle à ses amis.

Le mot de la fin, vient de lui et lui ressemble. C'est ainsi qu'en 1996, il ponctuait son interview pour l'INRA :

« J'engage vivement les jeunes à conserver, sinon à acquérir une grande ouverture d'esprit ; lire beaucoup et nouer des contacts avec des gens venant de divers horizons. Ne jamais s'enfermer dans sa seule discipline, mais s'aérer au maximum en allant voir ailleurs. Bien sûr, ce n'est pas toujours compatible avec les sujétions du travail en cours, mais il faut absolument y parvenir. Ne pas tuer son pouvoir imaginaire ; exercer son esprit critique tout en restant humble devant les remarques justifiées des plus anciens. »

Barbara Dufour, le 6 décembre 2023